Ami du Clergé du 22 juin 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le mois du Sacré-Cœur. — IX. Vie de réparation, 369.
Pour la Nativité de S. Jean-Baptiste. — *Aux élèves d'un collège :* Une noble ambition, 370.
Pour la fête de S. Pierre et S. Paul. — I. Saint Pierre, 372. — II. Sa vie, 374.
Pour les Premiers Vendredis. — VIII. *Juillet :* Amour, consécration, zèle, 377.
A l'école des Saints. — XXXI. SS. Jean et Paul : le mépris du monde, 378.
Les fêtes de l'Eglise. — LXXV. Le martyre de S. Pierre et de S. Paul, 381. — LXXVI. L'office du 29 juin, 383.

POUR LE MOIS DU SACRÉ-CŒUR

IX

VIE DE RÉPARATION

Mes frères,

Le grand et noble chrétien que fut René Bazin soupirait à l'approche de sa mort : « Je voudrais vivre dans un pays où il n'y aurait pas d'ennemis de Jésus-Christ [1]. » Une longue et cruelle agonie l'y acheminait.

Seul, le ciel est le pays où il n'y a pas d'ennemis de Notre-Seigneur ; sur la terre il s'en lèvera toujours contre celui qui a été placé comme un signe de contradiction : *signum cui contradicetur*. Les âmes saintes ne peuvent s'y résigner. Elles traînent la nostalgie d'un royaume où la volonté de Dieu serait faite sur la terre comme au ciel. Et pour l'établir, leur existence devient une *vie de réparation* et *d'apostolat*.

I

A cause de l'offense formidable à l'Amour que causent la méconnaissance du Christ sur la terre et l'ingrate indifférence du monde chrétien et nos péchés personnels, l'Eglise nous agenouille périodiquement en amendes honorables réparatrices : en la fête du Sacré-Cœur, en la fête du Christ-Roi, à la clôture de nos Adorations perpétuelles.

Mais semblables cérémonies, si ferventes fussent-elles, n'atteindraient pas tout leur but si elles s'achevaient dans ces actes de foi et d'amour, sans créer dans les âmes l'esprit de réparation : « Ayez en vous, prêche l'apôtre S. Paul, les mêmes sentiments dont était animé le Christ Jésus. » (Philip., II, 5). Ce furent, nous le savons, des sentiments de tristesse, de souffrance, de pitié en face du péché, puisque toute sa raison d'être était de réparer.

Les saints partagent à ce point la douleur de Jésus qu'ils souhaiteraient avoir autant de larmes qu'il y a de gouttes d'eau dans les océans, autant de voix que de souffles dans l'univers, autant de cœurs que d'étoiles au firmament, afin de pleurer, d'implorer pitié, de se consumer d'amour pour tous ceux qui n'aiment pas.

Aurions-nous vraiment l'amour de Jésus si nous en venions à ne ressentir aucune peine du mal partout étalé sous nos yeux, à nous y habituer, à en prendre notre parti ? Nos nerfs s'affolent et nous glacent le sang quand nous traversons dans les hôpitaux les salles d'incurables rongés par le cancer et mangés de plaies, et nous n'éprouverions pas le plus léger frisson devant la pourriture et la langueur de tant d'âmes pécheresses ou tièdes, en pensant à leur salut compromis et aux sacrifices du Christ ?

Par ses prières, par l'accomplissement de son devoir chrétien, par ses épreuves généreusement acceptées, toute notre vie peut et doit composer un *Pitié, mon Dieu* de réparation, le *Parce Domine* de l'amende honorable officielle.

II

Ainsi comprise, la réparation se transforme en véritable apostolat, en apostolat de prière et d'exemple, l'apostolat à la portée de tous les fidèles.

L'étendue et l'aggravation du mal ne dépriment que les faibles, qui se répandent en gémissements; elles déclanchent chez les vaillants l'effort qui passe à l'action.

Quoi donc allume au cœur d'un Xavier la flamme des missions lointaines, sinon de savoir que tant d'âmes par delà les mers ignorent encore le nom de Jésus-Christ ? Quoi donc, sinon l'envahissement du péché, fait jeter par un Bienh. de Montfort à tous ses frères dans le sacerdoce le cri d'alarme pathétique de sa *prière embrasée* [1] : « Au feu ! au feu ! au feu ! A l'aide ! à l'aide ! à l'aide ! Au feu dans la maison de Dieu ! Au feu dans les âmes ! au feu jusque dans le sanctuaire ! A l'aide de notre frère qu'on assassine ! A l'aide de nos enfants qu'on égorge ! A l'aide de notre Père qu'on poignarde ! »

Vocations spéciales, mais dont ne sont pas exclus totalement les fidèles eux-mêmes, puisqu'ils forment, enseigne S. Pierre, une race d'élection et un sacerdoce royal (I Petr., II, 9), capable d'un ministère de prière et d'exemple.

Persuader et convaincre, ce n'est pas encore convertir. Il faut la grâce pour féconder la prédication du missionnaire, pour la charger de cet influx tout-puissant qui touchera les cœurs. Si précieuse est la collaboration de l'âme qui implore, qu'une sainte Thérèse eut la révélation d'avoir sauvé plus d'âmes par sa prière qu'un S. François Xavier par sa parole.

[1] Discours du P. Janvier, O. P., au service commémoratif de René Bazin (*Bulletin de la Corporation des Publicistes chrétiens*, 1933).

[1] C'est sous ce nom qu'est connue l'ardente prière du Bienh. de Montfort, demandant à Dieu des missionnaires. On la trouve à la fin de son *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*.

Et sur ceux au milieu desquels il vit, le fidèle a encore à sa disposition l'influence de son exemple. Nos actes sauvent ou damnent. Louis Veuillot notait à la fois notre puissance et nos responsabilités quand il écrivait : « Le grand service à rendre aux incrédules, c'est de faire que les chrétiens soient chrétiens. Si ce petit nombre de fidèles qui fréquentent assidûment les églises étaient vraiment ce qu'ils devraient être, s'ils avaient la science et l'amour, ils changeraient le monde. »

S'ils avaient la science et l'amour ! On y revient toujours. L'amour est l'âme de la dévotion au Sacré-Cœur : tout dépendra de notre cœur, comme de son Cœur nous avons tout reçu.

* *

La vénérable Madeleine Rémuzat, qui devait entrer plus tard à la Visitation de Marseille et inspirer à Mgr de Belzunce la consécration de la cité au Sacré-Cœur, n'était à cette époque que jeune pensionnaire.

Notre-Seigneur lui apparaît et lui dit : « Je cherche une victime. »

Aussitôt l'enfant de lui désigner celle de ses maîtresses de pension qu'elle vénère davantage pour sa piété, sa régularité, son dévouement.

Mais Notre-Seigneur l'arrête : « Non, ce n'est pas elle que je veux. »

L'enfant, qui n'a pas encore compris, cherche quelle autre de ces vertueuses religieuses serait plus digne d'être offerte à Notre-Seigneur et elle lui propose un autre nom.

Cette fois, le divin Maître parle clair : « Non, c'est toi que je veux. »

Ne nous déchargeons pas du soin de réparer sur ceux et sur celles qui prient et s'immolent derrière les grilles de leurs monastères ; et ne nous en remettons pas de l'avancement des intérêts du Cœur de Jésus à la seule prédication des religieux et des prêtres. A ces âmes d'élite l'héroïsme de la réparation et du zèle, mais à chacun de nous d'y apporter sa contribution par une vie de réparation et d'apostolat.

Pour aider pratiquement à cette vie de réparation, il est bon d'avoir recours à certaines industries qui renouvellent ou entretiennent la ferveur.

Aux âmes dévotes au Sacré-Cœur qui auront mieux compris pendant ce mois le devoir de la réparation, nous soumettons la petite pratique suivante.

Parmi les nombreuses congrégations religieuses que l'idée de la réparation a fait naître au dernier siècle, une des plus austères, comme son titre le suggère, est celle des *Victimes du Sacré-Cœur*, de Marseille, dont Julie-Adèle de Gérin-Ricard fut la première supérieure.

M. l'abbé Beaussier, son directeur, adressait en 1839 au premier cénacle des Victimes un petit calendrier de réparation, dont tous les amis du Sacré-Cœur, même dans le monde, peuvent faire profit pour ranimer chaque matin leur ferveur au souffle d'une intention nouvelle.

Le dimanche : réparation des scandales dans les églises, de la profanation du jour du Seigneur. Le lundi : de la violation des commandements de Dieu et de l'Eglise. Le mardi : des abus et mépris de la parole de Dieu, des résistances à la grâce. Le mercredi : des faiblesses dans le sacerdoce et l'état religieux. Le jeudi : des communions indignes. Le vendredi : des manques de fidélité aux promesses du baptême. Le samedi : des confessions sacrilèges [1].

A chacune de ces intentions, qu'elles aiment à dire la prière liturgique : « O Dieu, qui, dans le Cœur de votre Fils blessé par nos péchés, daignez, dans votre miséricorde, nous combler de trésors infinis d'amour, accordez-nous, nous vous en prions, en même temps que nous offrons à ce divin Cœur l'hommage de notre dévotion et de notre piété, de lui apporter aussi notre juste tribut de réparation. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. »

FIN

POUR LA NATIVITÉ DE S. JEAN-BAPTISTE

Aux élèves d'un collège

UNE NOBLE AMBITION

> ***Quis putas, puer iste erit ?***
> **Qui pensez-vous que sera cet enfant ? (Luc, I, 66).**

Mes chers enfants,

C'est la question que les Juifs se posaient à l'aspect des prodiges qui accompagnèrent la naissance de S. Jean-Baptiste. C'est la question que votre père et votre mère ont dû se poser plus d'une fois autour de votre berceau. C'est la question qu'ils se posent et que nous nous posons avec eux à votre sujet, chers enfants, qui allez bientôt quitter le collège et faire vos premiers pas dans le monde. Oui, croyez-le, plus d'une fois nous nous sommes demandé : « Que sera cet enfant, que deviendra-t-il plus tard ? Qu'est-ce que la vie lui réserve ? Des joies ou des peines ? Quel usage en fera-t-il ? Marchera-t-il dans le bon chemin ou dans le mauvais ? » Nous n'en savons rien : le secret de l'avenir, Dieu seul le connaît. Fort heureusement, car nous serions trop malheureux si nous pouvions prévoir que quelques-uns d'entre vous s'éloigneront du sentier que nous leur avons tracé.

Le père et la mère de S. Jean-Baptiste faisaient exception à la règle commune : ils savaient ce que devait être le petit enfant que Dieu venait de leur donner : un ange était descendu tout exprès du ciel pour le leur dire. Un jour que Zacharie offrait les parfums dans le Temple de Jérusalem, à l'heure de la prière, il aperçut tout à coup au côté droit de l'autel un ange, une de ces créatures célestes ravissantes de beauté et vêtues d'une robe

[1] Payan d'Argent, *Vie de Julie-Adèle de Gérin-Ricard*, Marseille 1892, p. 168.

éclatante de blancheur. Cet ange lui annonça qu'il aurait bientôt un fils, et il ajouta : « Il sera pour toi un sujet de joie et d'allégresse, et beaucoup de personnes se réjouiront de sa naissance, car il sera grand devant le Seigneur. »

Quelle prophétie, mes enfants ! Ah ! si jamais on en faisait une pareille à vos chers parents, vous ne pouvez pas vous imaginer quel serait leur bonheur. On viendrait leur annoncer qu'ils ont hérité d'une fortune immense, ils seraient moins heureux. Pensez en effet aux termes de cette prophétie : « Il sera pour toi un sujet de satisfaction, » de contentement... plus que cela, de joie, et non seulement de joie, mais « d'allégresse, » c'est-à-dire de ce qui fait que le cœur chante en nous, tant il est heureux, tant il déborde de reconnaissance, d'amour, de bonheur. — « Et beaucoup de personnes se réjouiront de sa naissance, » c'est-à-dire que ce petit enfant deviendra un jour un homme si utile, si actif, si bon, qu'il fera tant de bien pendant sa vie, qu'une multitude de gens béniront sa naissance. — Enfin, pour couronner tout cela, « il sera grand devant le Seigneur. » Grand ! Ah ! voilà un mot que les hommes aiment bien et que les pères ambitionnent pour leurs fils. Avoir un fils qui doit devenir un grand homme, quel bonheur ! quel légitime orgueil. Et notez ceci : grand devant le Seigneur, c'est-à-dire de la vraie grandeur. Je le répète : aucune prophétie plus belle que celle-là ne fit battre de joie le cœur d'un père et d'une mère.

Mes chers enfants, vous ne pouvez pas faire de prophéties, mais vous pouvez faire mieux, vous pouvez en accomplir. Eh bien ! voici ce que je vous propose : c'est de vérifier, chacun pour votre compte, la prophétie que l'ange fit sur ce petit enfant qui devait être S. Jean-Baptiste : « Il sera pour toi un sujet de joie et d'allégresse, et beaucoup de personnes se réjouiront de sa naissance, car il sera grand devant le Seigneur. » Oui, tout cela, vous pouvez le faire et vous pouvez l'être, comme S. Jean-Baptiste.

I

Et d'abord : « Il sera pour toi un sujet de joie et d'allégresse. » Comment pensez-vous que le petit Jean de l'Evangile s'y prit pour accomplir cette prophétie ? Comment doit se conduire un enfant pour être un sujet de joie et d'allégresse pour son père et sa mère ? Est-ce en étant à la maison désobéissant, capricieux, boudeur, exigeant, mécontent de tout, paresseux et distrait à l'école ? Non, n'est-ce pas ? C'est au contraire en étant toujours obéissants et sages, aimables, complaisants, reconnaissants et heureux de ce qu'on fait pour vous, en vous efforçant de faire beaucoup de progrès, d'être appliqués, attentifs, pleins de respect et de soumission vis-à-vis de vos maîtres. Je n'insiste pas davantage sur ce sujet. Vous savez tous comment vous pouvez faire la joie de vos parents.

Mais ce que vous ne savez pas, c'est à quel point la paix et le bonheur de vos parents dépendent de votre conduite. Ce que vous ne sauriez sentir encore, c'est la part immense de joie ou de chagrin que vous pouvez mettre dans leur vie, dès maintenant et plus tard. Les plus douces joies ou les plus amers chagrins, c'est de vous qu'ils leur viennent. J'en ai vu déjà plus d'un exemple depuis que je suis au milieu de vous. Que de pères et de mères j'ai vus pleurer sur la conduite de leurs enfants ! J'en connais dont la vie, heureuse et bénie de mille manières, est empoisonnée par le chagrin que leur cause un enfant rebelle ou paresseux. Mais j'en ai vu aussi dont les enfants étaient la couronne et l'orgueil. Ah ! comme ils étaient heureux, ceux-là ! Comme leurs yeux brillaient de joie quand on leur parlait de leurs enfants ! Comme ils rendaient grâces à Dieu de les leur avoir donnés !

Voulez-vous être de tels enfants, mes amis, de gais rayons de soleil dans la maison paternelle, de petits consolateurs dans les jours tristes, une couronne d'orgueil et de joie au front de votre père et de votre mère ? Qui de vous ne le voudrait ? On dit quelquefois d'une personne qui exerce une grande influence dans une maison, qu'elle y fait à son gré la pluie ou le beau temps. Eh bien ! cela est vrai de vous, non pas dans le sens que vous êtes chez vos parents maîtres de faire ce que bon vous semble, mais dans le sens que vous pouvez faire à vos parents des jours joyeux et paisibles, ou des jours tristes, pleins d'ombre et de tempêtes. Vous avez donc à leur égard une grande responsabilité, une responsabilité dont Dieu vous demandera compte un jour. Celui qui dit à Caïn : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » vous dira un jour : « Qu'as-tu fait de ton père et de ta mère ? Comment t'es-tu conduit à leur égard ? Quelle part d'amour et de bonheur leur as-tu donnée ? »

II

J'en viens maintenant à la seconde partie de la prophétie de l'ange sur notre petit Jean-Baptiste : « Beaucoup de personnes se réjouiront de sa naissance. » C'est ce qui arriva en effet. Des centaines, des milliers de personnes se réjouirent de cet heureux événement, toutes celles que le saint Précurseur avait amenées par ses prédications au repentir et au salut, toutes celles à qui il avait fait connaître Jésus, celui qu'il leur montrait en disant : « Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde. »

C'est la coutume, mes enfants. Il y a deux sortes d'hommes dans la société : il y a des hommes néfastes, nuisibles, qui sont les grands ouvriers du mal sur la terre ; ceux-là laissent après eux une mémoire exécrée et l'on maudit leur naissance comme un malheur public. Et il y a les hommes utiles, bienfaisants, qui sont par leurs travaux ou par leurs vertus les grands ouvriers du progrès. Ce sont ceux-là dont l'humanité bénit la naissance et conserve pieusement la mémoire. N'est-ce pas en effet un concert unanime de louanges et de bénédictions toutes les fois qu'on prononce les

noms de Vincent de Paul, de Lavigerie, de S. Louis et de tous ces savants aux labeurs et aux veilles desquels nous devons quelques précieuses découvertes ?

Eh bien ! vous aussi, mes enfants, vous pouvez faire en sorte que beaucoup de personnes se réjouissent, un jour, de votre naissance. Je voudrais allumer en vous la flamme de cette noble ambition d'être un jour des bienfaiteurs de l'humanité, des hommes qui fassent faire un pas au progrès. Vous pouvez être de tels hommes, quelle que soit la carrière à laquelle Dieu vous appelle, si vous vous proposez pour but dans la vie, non pas de vous enrichir et de vous donner le plus d'agréments qu'il vous sera possible, mais d'être utiles à quelque chose.

Jésus-Christ, notre maître et notre modèle, a dit : « Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. » (Matth., xx, 28). Chacun de nous doit dire la même chose et se pénétrer de la même pensée. J'espère que parmi vous, mes enfants, il y aura des prêtres, des savants, ou simplement d'habiles ouvriers qui rendront de grands services à l'Eglise et à la patrie. En tout cas, si vous ne pouvez pas tous espérer servir l'humanité par vos travaux ou par votre science, vous pourrez tous la servir par votre vie, je veux dire par votre exemple. Si vous devenez de vrais chrétiens, vous ferez luire autour de vous, comme dit Jésus-Christ, la lumière de vos bonnes œuvres et de votre piété, et vous pourrez être ainsi en bénédiction à un grand nombre d'âmes.

Vous avez appris certainement déjà par expérience l'influence immense du bon exemple. Qui de vous ne connaît dans sa classe un de ces enfants modèles, comme on en voit quelquefois, sages, appliqués, studieux, toujours doux et soumis, toujours prêts au devoir ? Cet enfant (dont vous pourriez me dire le nom) ne fait-il pas beaucoup de bien autour de lui par son exemple ? N'exerce-t-il pas, sans parler, une bonne influence sur ses camarades ? Vous-mêmes, bien des fois, ne vous êtes-vous pas dit intérieurement : « Je veux faire comme lui, je veux lui ressembler » ? Eh bien, mes enfants, soyez tels que vous puissiez exercer, tout le temps de votre vie, le même genre d'influence, l'influence du bon exemple ; et, lors même que vous devriez n'occuper dans le monde que la position la plus humble et la plus obscure, vous ferez du bien à beaucoup de personnes, qui se réjouiront de votre naissance.

III

Que dirons-nous maintenant, mes chers enfants, de la troisième partie de la prophétie que nous étudions : « Il sera grand devant le Seigneur » ?

Il y a bien des manières de devenir grand, au sens moral. On le devient, par exemple, quand on parvient à occuper un rang élevé dans la société ; peut-être quelqu'un d'entre vous deviendra-t-il grand de cette manière, mais ce n'est pas probable et je ne vous le souhaite pas.

On est grand aussi quand on se distingue sur les champs de bataille, ou dans la science, ou dans la littérature, ou dans les arts. Il y a de grands généraux, de grands savants, de grands écrivains, de grands artistes. Mais toutes ces grandeurs-là ne sont pas à la portée de tout le monde. Je ne veux pas vous décourager d'y parvenir, si vous en sentez en vous la noble ambition. Je crois au contraire qu'il faut toujours viser haut, dans quelque carrière que l'on choisisse. Mais, je le répète, on peut viser haut et ne pas arriver au but, car le succès dépend de beaucoup de circonstances qui sont indépendantes de notre volonté.

Bien différente est la vraie grandeur, la grandeur devant Dieu. Celle-là, tous peuvent l'atteindre et tous doivent la chercher. S. Jean-Baptiste en est la preuve ; il a été grand devant le Seigneur : grand par sa vertu. Il avait renoncé à tout pour accomplir l'œuvre qu'il avait à faire. Il s'y était donné complètement, il ne cherchait ni ses aises, ni son repos, ni son plaisir. Il ne s'appartenait plus. Vous de même, mes enfants ; vous serez d'autant plus grands, de la vraie grandeur, que vous serez plus pieux, plus mortifiés, plus humbles, plus zélés, que vous aurez donné plus complètement votre cœur à Dieu. Et savez-vous pourquoi ? C'est parce que ce don complet de nous-mêmes est ce qu'il y a de plus difficile et que celui-là seul est grand qui fait des choses difficiles. Il est dit dans la Bible que celui qui est maître de son cœur est plus grand que le conquérant qui s'empare d'une ville. Ah ! comme cela est vrai ! Oui, celui qui est maître de son cœur, est plus grand que le général qui, à coups de canon, s'empare d'une ville forte. Il a fait une chose qui lui coûte infiniment plus de peine, d'efforts et de persévérance. Puissiez-vous l'accomplir tous, mes chers enfants, cette chose rare et difficile entre toutes : de vous consacrer tout entiers à Dieu, et vous serez vraiment grands de la vraie grandeur. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. PIERRE ET S. PAUL

I

SAINT PIERRE

Mes frères,

Le 29 juin 67, S. Pierre et S. Paul étaient tirés de la prison Mamertine, à Rome, où les avait jetés la cruauté de Néron : on les conduisait à la mort. L'un fut crucifié au Vatican ; l'autre, décapité aux « Trois Fontaines. »

L'Eglise les unit dans le même souvenir et la même solennité. Je me contenterai cependant, aujourd'hui, de vous parler de S. Pierre, premier Pape et chef de l'Eglise du Christ.

I

Le ciel l'avait prédestiné. Jésus s'est chargé de sa formation. Tout en l'habituant à l'humilité, il

le prépare à l'autorité. Il change son nom pour se l'attacher plus étroitement, même avant la vocation définitive. Il s'adresse à lui de préférence.

Pierre, peu à peu, et chaque jour davantage, devient le premier du corps apostolique. Il agit comme tel, sans que les autres protestent. Qu'il fût déjà le chef, les « étrangers » eux-mêmes s'en apercevaient : si, par exemple, le fisc du Temple se plaint que Jésus ne paie pas l'impôt du didrachme, c'est à Pierre, et non à Judas qui tenait la bourse, qu'il s'adresse.

Et, l'heure venue, le Maître parle clairement. Il confirme l'apôtre dans son autorité et lui donne une mission sublime : Pierre sera le rocher inébranlable sur lequel reposera cette Eglise invincible qu'il veut établir pour continuer, jusqu'à la fin des siècles, et jusqu'aux confins de la terre, son œuvre de rédemption et de sanctification : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. De plus je te donnerai les clés du royaume des cieux ; tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel... Pais mes agneaux, pais mes brebis. »

Quelle mission !

On ne peut s'empêcher d'admirer les desseins de Dieu et sa prédilection pour les humbles. Il veut sans doute nous faire entendre que lui seul mène le monde et que les grandeurs humaines ne sont rien. Nous en avons de nombreuses preuves dans l'histoire. Humainement, qu'était N.-S. Jésus-Christ, aux regards de ses concitoyens et de ses contemporains ? Le petit enfant de pauvres gens, d'abord ; puis un ouvrier gagnant son pain de chaque jour à la sueur de son front, dans un village méprisé ; enfin, un esclave crucifié ; et il était Dieu, il est l'éternel Vainqueur!

Qu'était sainte Jeanne d'Arc ? Une paysanne de dix-sept ans, ne sachant ni A ni B, dont toute l'occupation avait été de prier, de garder les troupeaux et de filer aux côtés de sa mère ; et elle a sauvé la France ! Qu'était la Bienh. Bernadette ? Une toute petite fille, très pauvre, maladive, qui savait à peine lire ; et c'est elle que l'Immaculée choisit pour confidente et pour amener le monde entier en pèlerinage à Massabielle !

Et S. Pierre, qu'est-il ? Ah ! il est loin d'être un homme extraordinaire ! Ce n'est pas un personnage en vue : mais un pêcheur, sans fortune, qui gagne péniblement sa vie. Ce n'est pas un génie : un ignorant plutôt, lent à comprendre comme à croire ; il demande des explications dont il semblerait qu'il eût pu se passer ; de même que ses compagnons, il s'attend au royaume terrestre.

Est-ce un saint ? Pas encore. Oh ! il a des qualités : qui donc n'en a pas, au moins un peu ? Il est rempli de bonnes intentions ; il prend même d'excellentes résolutions ; il a des accès de courage et va jusqu'à tirer l'épée pour défendre son Maître ; il l'aime sincèrement, son Maître, et à la nouvelle de sa Résurrection il sera, le premier des apôtres, à courir au tombeau vide... Mais, au témoignage de Jésus lui-même, c'est « un homme de peu de foi » ; « il n'a pas le sens des choses de Dieu, mais des choses des hommes. » Nous le voyons avoir, de temps en temps, des sautes d'humeur, presque de révolte ; il est présomptueux ; il est lâche. Ne s'endort-il pas, tandis que le Maître agonise ? Ne prend-il pas honteusement la fuite pendant qu'on le torture ? Ne le renie-t-il pas jusqu'à trois fois ?

Voilà quel homme il est !

II

Et pourtant, le jour de la Pentecôte, le premier, hardiment, il sort du Cénacle et il prêche. Ce qu'il dit ? Ecoutez : « Que toute la maison d'Israël sache donc et tienne pour assuré que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié ! » Et il baptise des milliers de convertis.

Il se dresse en face du Sanhédrin furieux de ses succès apostoliques et confesse Jésus-Christ : « Il n'y a de salut en personne d'autre. » On lui défend de parler de lui : « Est-il juste de vous obéir plutôt qu'à Dieu ? Décidez vous-mêmes ; pour nous, nous ne pouvons pas dire ce que nous avons entendu et vu : *non possumus.* »

Il ne se contente pas de prêcher à Jérusalem. On le voit à Samarie, à Lydda, à Jaffa, à Césarée. en Syrie, en Asie Mineure.

Délivré miraculeusement des liens dont l'avait chargé Hérode Agrippa, il s'achemine vers Rome, avec Marc, son cher disciple, qui deviendra le deuxième évangéliste : Rome, dont il est le premier évêque ; il le demeurera pendant vingt-cinq ans ! Rome, où il établit l'Eglise des Eglises ; Rome qui, grâce à lui, sera la ville des papes, la *Ville éternelle !*

Pour être fidèle à sa mission de chef, de pasteur des pasteurs, de Docteur et de Père universel, il prêche, sans se lasser, la doctrine du Christ ; il étend sa sollicitude aux chrétientés dispersées, et leur écrit ses admirables Epîtres. Il souffre et il meurt, martyr de la plus sainte des causes.

« Le Sanhédrin, nous disent les Actes, observant la liberté de langage de Pierre et de Jean (arrêtés ensemble) et s'apercevant que c'étaient des illettrés et des simples, s'étonnait. »

Nous aussi, nous nous étonnerions au spectacle de ce que cet illettré et ce simple, dont je viens de vous parler, a fait, des miracles qu'il a accomplis, des grandes choses qu'il a réalisées, des conversions multiples qu'il a opérées ; nous nous étonnerions, si nous ne savions qu'il n'était que le représentant du Seigneur ici-bas, si nous ne connaissions les promesses solennelles de Jésus : « J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point... Je te donnerai les clés du Royaume des cieux... Les puissances de l'enfer ne prévaudront pas... Qui vous écoute m'écoute... Je vous enverrai le Saint-Esprit qui vous enseignera toutes choses... Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

« Jusqu'à la consommation des siècles. » Oui,

Jésus-Christ continue de soutenir son Eglise telle qu'il l'a fondée il y a dix-neuf siècles. Elle demeure établie sur le Pape, successeur de Pierre et héritier de ses prérogatives, de ses pouvoirs, de ses responsabilités.

Le Pape change de nom ; mais il est immortel comme l'Eglise, qu'il gouverne et conduit.

Le Pape peut être plus ou moins savant ; le Saint-Esprit l'assiste comme il assistait S. Pierre, et, à cause de cela, il est infaillible en tout ce qui régarde la foi et la morale.

Le Pape peut être plus ou moins parfait, il peut même être un grand pécheur ; l'enfer ne pourra rien sur l'Eglise ; car Jésus est là, toujours, qui la garde et qui donne au Pape, fût-il coupable, ce qu'il faut pour diriger sa barque. Et c'est un éclatant miracle. Presque toujours, d'ailleurs, le Pape mérite le titre de « Sainteté » qu'on lui décerne. Il est vraiment le Pasteur, le Docteur, le Père !

Soyons fiers d'être de son troupeau, ses disciples, ses enfants. Ayons pour lui le plus grand respect ; car il est le Vicaire de Jésus-Christ, son représentant sur la terre, le chef visible de notre Eglise. Accordons à ses enseignements, à ses directions, à ses conseils la plus entière soumission, même si nous ne comprenons pas, même si nous devons en souffrir ; il nous parle au nom de Jésus-Christ. Aimons-le, enfin, comme des enfants doivent aimer leur père. Ainsi soit-il.

II

SA VIE

Mes frères,

Vous connaissez très certainement l'histoire de S. Pierre, dont nous célébrons la fête aujourd'hui. Je suis sûr, néanmoins, que vous en entendrez de nouveau le récit avec intérêt et profit.

I

S. Pierre naquit à Bethsaïde, petite ville de Galilée située sur les bords du lac de Génésareth. Son père s'appelait Jonas et sa mère Jeanne. Il avait un frère plus âgé que lui, nommé André. Il reçut en naissant le nom de Simon et lorsqu'il fut en âge de travailler, il se joignit à son père et à son frère pour gagner le pain de la famille qui était peu fortunée. Pour tout bien, son père possédait en effet une barque et des filets et, aidé de ses fils, passait les nuits à prendre du poisson sur le lac et ses journées à vendre le produit de sa pêche et à raccommoder ses filets. Mais si les parents de Simon n'étaient pas riches des biens de la terre, ils étaient, ce qui vaut mieux, riches des biens de la grâce. Ils étaient fidèles observateurs de la Loi et attendaient avec une sainte impatience, comme tous les pieux Israélites d'alors, la venue du Messie.

Quand Simon fut en âge de s'établir, il épousa une femme nommée, croit-on, Perpétue et vint avec elle et sa belle-mère habiter Capharnaüm, toujours sur les bords du lac de Génésareth et toujours en qualité de pêcheur. C'est là que, pour la première fois, il entendit parler de Notre-Seigneur. Son frère André et lui étaient de fervents disciples de S. Jean-Baptiste. André, surtout, qui n'était pas marié, allait souvent entendre le saint Précurseur et il était précisément près de lui sur les bords du Jourdain quand Notre-Seigneur vint lui demander le baptême. Il vit le ciel s'ouvrir et entendit Dieu le Père prononcer du haut du ciel ces paroles : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » Il entendit surtout S. Jean dire à ses disciples en leur montrant le Messie impatiemment attendu : « Le Messie, le voilà, voilà l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. »

Comme bien vous pensez, André n'eut rien de plus pressé que d'aller raconter cet événement à ses parents et à son frère Simon : « Nous avons trouvé le Messie, » leur dit-il, et, apôtre des siens avant de devenir celui des peuples, il conduisit son frère à Notre-Seigneur. Celui-ci, l'ayant considéré attentivement, lui dit : « Tu es Simon, fils de Jonas. Eh bien ! désormais tu t'appelleras Céphas, » nom hébreu qui veut dire Pierre. Avant de bâtir une maison, on en construit les fondations. Avant de former son Eglise, Notre-Seigneur lui aussi, comme un sage architecte, en jette les bases, le fondement : ce sera Simon-Pierre.

Désormais, Simon et André et deux de leurs compagnons, deux frères également, Jacques et Jean fils de Zébédée, passeront près du Sauveur tout le temps libre que leur laissera leur travail. Le Sauveur s'installe, du reste, pour un temps à Capharnaüm, où il loge dans la maison de Pierre dont il guérit miraculeusement la belle-mère. Parfois, Notre-Seigneur monte sur la barque de Pierre et de là, comme d'une chaire improvisée, il instruit la foule qui se presse sur le rivage.

Bien entendu, S. Pierre était des plus assidus à ses sermons ; il n'était pas non plus le témoin le moins émerveillé de ses prodiges ; il avait assisté aux noces de Cana et vu Notre-Seigneur miraculeusement changer l'eau en vin. Plusieurs fois, après des pêches où il n'avait rien pris, Notre-Seigneur lui avait commandé de jeter ses filets et à la voix du Sauveur les poissons étaient accourus, emplissant les filets au point de les rompre et la barque de Pierre au point de la faire couler à fond.

Aussi, quand le Sauveur, s'adressant à Pierre, à son frère André, à leurs amis Jacques et Jean, leur dit : « Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes, » S. Pierre n'hésite pas : du consentement de son épouse qui ne sera plus désormais pour lui qu'une sœur, il fait vœu de chasteté perpétuelle, quitte son vieux père, sa barque et ses filets, et s'attache à Notre-Seigneur, qu'il accompagne désormais partout.

II

Il serait trop long, m. f., de suivre notre saint Patron dans toutes les courses apostoliques du Christ. Partout nous l'y voyons au premier rang

des Apôtres. Avec Jacques et Jean il accompagne Notre-Seigneur sur le Thabor et y contemple le divin Maître dans la gloire de sa Transfiguration. Il goûte sur cette sainte montagne tant de bonheur qu'il s'écrie : « Seigneur, il fait bon ici. Si vous voulez, nous y ferons trois tentes une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie. » C'est lui qui, au nom de tous les Apôtres, proclame la divinité du Sauveur et lui dit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » Acte de foi solennel que Notre-Seigneur récompense en établissant S. Pierre chef de son Eglise : « Tu proclames que je suis le Christ, moi, je te dis à mon tour que tu es Pierre, sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elles. » C'est S. Pierre qui est envoyé avec S. Jean préparer le Cénacle pour l'institution de la Sainte Eucharistie. Après lui avoir donné là son corps et son sang en nourriture, le Sauveur l'ordonne prêtre, ainsi que les autres Apôtres. Il leur renouvelle ensuite l'annonce de sa passion toute proche et les prévient qu'au cours de la nuit qui commence tous seront scandalisés à son sujet et l'abandonneront. —. « Vous abandonner ! proteste S. Pierre, jamais ! quand même tous vous abandonneraient, moi je ne vous abandonnerai pas, je suis prêt à vous suivre partout et à mourir avec vous s'il le faut. » « Pierre, Pierre, lui répond le Seigneur, cette nuit même, avant que le coq chante, tu m'auras renié trois fois. »

Hélas ! ce n'était que trop vrai, l'événement le prouva bien. Pourquoi S. Pierre, si généreux, si dévoué à son Maître, si sincère, certainement, dans ses protestations de fidélité, fit-il une pareille chute ? Parce que trop présomptueux, il omit, au Jardin des Oliviers, de prier comme Notre-Seigneur le lui recommandait, pour ne pas succomber à la tentation, parce que surtout il commit l'imprudence de pénétrer par pure curiosité dans la cour de Caïphe, de se mêler aux ennemis du Sauveur, de converser avec eux. Il s'exposa, sans que rien l'y obligeât, à la tentation : rien d'étonnant qu'il y ait succombé.

Ah ! m. f., c'est pour notre enseignement que Dieu permit cette triple chute de S. Pierre, c'est pour nous apprendre qu'on ne fréquente pas impunément les mauvaises compagnies, les divertissements coupables, on n'entretient pas sans danger des fréquentations suspectes. Il nous a prévenus : « Celui qui s'expose au danger y périra. » Ne l'oublions pas, quel que soit notre âge, et que les parents sachent défendre leurs enfants contre les occasions du péché où l'inexpérience et la passion voudraient les entraîner, autrement parents et enfants pourraient bien être obligés de verser, comme S. Pierre, des larmes amères.

S. Pierre, en effet, n'eut pas plus tôt commis sa faute que le coq chanta, et à ce moment même, ayant rencontré le regard attristé du Sauveur, il se hâta de sortir de ce lieu maudit où il n'aurait jamais dû mettre les pieds et pleura amèrement.

Aussi, touché de son repentir, Notre-Seigneur voulut bien oublier sa faute. Après sa résurrection, il la lui fit réparer par une triple protestation d'amour et le confirma dans sa dignité de prince des Apôtres et de chef de l'Eglise : « Pierre, m'aimes-tu ? » lui demande-t-il. Et comme S. Pierre, humble et tremblant, lui répond : « Oui, Seigneur, je vous aime, vous qui connaissez le fond des cœurs, vous savez que je vous aime, » il lui dit alors : « Pais mes agneaux et mes brebis, » c'est-à-dire : sois le chef de tous les fidèles et aussi celui de leurs pasteurs.

Après l'Ascension, S. Pierre devient véritablement le vicaire de Jésus-Christ remonté au ciel et le chef visible de l'Eglise. C'est lui qui procède à l'élection de S. Mathias en remplacement de Judas, lui qui prend la parole le jour de la Pentecôte et qui convertit et baptise en ce même jour cinq mille Juifs. C'est lui qui, étant allé au Temple avec S. Jean, guérit le paralytique qui lui demande l'aumône. C'est lui qui, arrêté avec les autres Apôtres et sommé par les chefs de la nation juive de cesser ses prédications, leur répond : « C'est Dieu lui-même qui nous a commandé de prêcher ce que nous avons vu et entendu. Or jugez vous-mêmes s'il vaut mieux obéir aux hommes qu'à Dieu. »

Pendant toute une année après la mort de Notre-Seigneur, S. Pierre évangélise Jérusalem et ses environs, y multipliant les conversions, ce qui ne pouvait manquer, étant donné les miracles qu'il opérait. C'est ainsi qu'à Lydda il guérit un certain Enée perclus depuis de longues années et qu'à Joppé il ressuscite une pieuse chrétienne appelée Tabitha. Rien que son ombre, racontent les Actes des Apôtres, suffisait à guérir les malades placés sur son chemin.

La persécution qui fit mourir S. Etienne entravant son apostolat à Jérusalem, il transporte sa chaire à Antioche et de là, pendant sept ans, évangélise l'Asie Mineure. En l'an *41*, il revient à Jérusalem, mais c'est pour y être jeté en prison en même temps que S. Jacques le Majeur. S. Jacques eut la tête tranchée. S. Pierre devait avoir le même sort dès le lendemain de Pâques, mais voici que, la nuit qui précède son supplice, tandis qu'il dort dans sa prison du sommeil des justes, attaché par une forte chaîne à deux soldats chargés de le garder, un ange lui apparaît : « Lève-toi, chausse-toi, lui dit-il, prends ton manteau et suis-moi. » S. Pierre se croit le jouet d'un rêve, mais voici que ses chaînes tombent d'elles-mêmes, la porte de fer qui fermait son cachot s'ouvre spontanément et, conduit par l'ange, il passe parmi les gardes endormis et arrive dans la rue. Il se rend à la maison où les chrétiens se réunissaient pour leurs cérémonies et il y trouve les fidèles en prières et demandant sa délivrance. On devine la joie de ceux-ci en voyant leurs prières exaucées !

Mais il n'y a pas un instant à perdre pour S. Pierre, car le matin venu, Hérode, trouvant le cachot vide, va le faire rechercher. A la faveur des

ténèbres, il quitte donc Jérusalem et, comprenant par une secrète inspiration de Dieu que le moment est venu de prendre possession de l'Occident au nom de Jésus-Christ, il s'embarque pour Rome, la capitale du monde alors connu.

III

Ceux qui virent arriver dans la Ville éternelle ce pauvre pêcheur ne se doutèrent guère qu'il venait prendre la place des puissants empereurs qui regnaient alors et faire de Rome la capitale d'un empire, tout spirituel, c'est vrai, mais bien plus vaste et plus durable que celui des Césars.

Il se rendit tout d'abord parmi les Juifs domiciliés à Rome et y reçut l'hospitalité chez deux pieux époux nommés Aquila et Prisca, mais ses prédications amenèrent bientôt à la foi de Jésus-Christ les païens eux-mêmes, et l'un d'eux, le riche sénateur Pudens, voulut qu'il logeât dans son palais, en plein quartier aristocratique de Rome. C'est dans une chambre de ce palais, aujourd'hui transformé en église, qu'il recevait les chrétiens et célébrait les saints mystères sur un modeste autel de bois aujourd'hui enchâssé dans le marbre et l'or.

De Rome, S. Pierre n'oubliait pas les chrétiens de Jérusalem et d'Antioche qu'il avait évangélisés. Il leur écrivait des épîtres soigneusement conservées dans nos saints Livres. Profitant même d'une persécution qui, quinze ans après son arrivée à Rome, l'obligea à quitter momentanément cette ville, il revient les visiter, et c'est à cette occasion qu'il préside le premier des conciles généraux, le concile de Jérusalem.

Au bout de huit ans, il revient une seconde fois à Rome et cette fois exerce son apostolat par toute l'Italie, tandis que S. Lin et S. Clet gouvernent en son nom l'Eglise de Rome. Mais le moment approche où il va recevoir la récompense de tant de travaux.

En l'an 64, Néron, le fou couronné qui régnait sur l'Empire, ayant mis le feu à tout un quartier de Rome pour se procurer le spectacle d'un grand incendie, accusa les chrétiens de ce crime, afin de détourner de lui la fureur populaire. Les pauvres chrétiens se virent arrêtés, jetés en pâture aux bêtes; quelques-uns même, enduits de poix et de soufre et transformés en torches vivantes, furent brûlés pour éclairer la nuit les jardins de César. Cédant aux instances des fidèles qui craignaient de le perdre, S. Pierre, quoique à regret, prit une seconde fois le chemin de l'exil. Mais au moment où il sortait de Rome, voici qu'il se trouve tout à coup en face de Notre-Seigneur : « Où allez-vous, Maître ? » lui demande l'apôtre stupéfait. — « Je vais à Rome, répond le Sauveur, pour m'y faire crucifier une seconde fois. » Pierre comprit et rebroussa chemin, heureux d'avoir vu le Sauveur et de pouvoir bientôt le suivre jusqu'à la croix.

On raconte que Perpétue, son épouse, qui l'avait suivi pour le servir dans ses courses apostoliques, comme les saintes femmes suivaient autrefois le Sauveur, fut arrêtée avant lui. Comme on la conduisait au supplice, Pierre l'encourageait en lui montrant le ciel et en lui criant : « Souviens-toi du Seigneur ! »

Du reste, il ne devait pas tarder à la rejoindre. Ayant converti à la foi deux femmes que Néron aimait éperdument, celles-ci firent vœu de chasteté et se refusèrent obstinément aux désirs du tyran. Néron, ayant soupçonné S. Pierre d'être cause de cette résistance, le fit arrêter, jeter dans la prison Mamertine, cachot humide et obscur creusé dans le roc à plus de vingt-cinq pieds sous terre. S. Pierre y demeura près de neuf mois, chargé de lourdes chaînes qu'on vénère aujourd'hui comme de précieuses reliques. Aussi bien il n'y demeurait pas inactif. Il y convertit d'abord ses gardiens, les soldats Processe et Martinien, puis quarante-sept compagnons de captivité, et comme l'eau manquait pour les baptiser, à sa prière une source claire qui se voit encore jaillit tout à coup du sol de la prison. Enfin, au mois de juin de l'an 67, l'arrêt de mort fut rendu contre lui et S. Paul. Le galiléen Simon-Pierre, chef de la religion proscrite des chrétiens, était condamné au supplice de la croix, Paul, juif de Tarse et citoyen romain, condamné à être décapité.

Le 29 juin, les deux Apôtres étaient tirés de leur prison respective et conduits au supplice. Après qu'ils se furent embrassés et dit adieu. S. Paul fut conduit hors de Rome où il eut la tête tranchée et S. Pierre mené dans les jardins de Néron, où une croix était dressée. Au moment d'y être fixé par des clous et des cordes, humble jusqu'au bout, il demanda comme une grâce à ses bourreaux de l'y suspendre la tête en bas, ne se jugeant pas digne de mourir dans l'attitude qui avait convenu à son divin Maître. S. Pierre demeura dans cette position douloureuse de longues heures, louant et bénissant Dieu au milieu de ses souffrances. De nombreux chrétiens, poussés par leur affection, l'avaient suivi et entouraient son gibet. Deux pieuses chrétiennes, Basilissa et Anastasie, ayant voulu recueillir son sang avec des linges, furent immédiatement arrêtées et, après avoir eu les pieds et les mains coupés, décapitées. Cela n'empêcha pas les fidèles de Rome de recueillir le corps du saint Apôtre dès qu'il eut rendu le dernier soupir. Le prêtre Marcel l'ensevelit sur la colline du Vatican où avait eu lieu son supplice et à l'endroit même où s'élève aujourd'hui la basilique de St-Pierre, la grandiose église du Souverain Pontife.

Heureux les pèlerins qui ont le bonheur d'aller s'agenouiller devant ce saint tombeau ! Si nous n'avons pas ce bonheur, nous avons du moins celui de posséder une relique de notre saint Patron. En venant la vénérer et la baiser tout à l'heure, demandez à S. Pierre de protéger du haut du ciel cette paroisse qui lui est confiée, de bénir chacune de vos familles, de nous garder tous ici-bas, et puisque c'est à lui qu'ont été confiées les clefs du ciel, de vouloir bien nous en ouvrir les portes un jour. Ainsi soit-il.

POUR LES PREMIERS VENDREDIS

VIII

Juillet

AMOUR, CONSÉCRATION, ZÈLE

Mes frères,

Comme conclusion à la fête du Sacré-Cœur que nous venons de célébrer, il importe de nous renouveler dans l'esprit de la dévotion véritable à ce Cœur divin.

Nombreuses sont les pratiques de dévotion au Sacré-Cœur, pratiques intérieures et extérieures, pratiques individuelles, familiales, sociales : l'imitation des vertus du Cœur de Jésus, le culte de son image, l'intronisation du Sacré-Cœur dans les familles, l'Heure sainte, etc... Il en est une pourtant qui est *la pratique* par excellence, l'âme de tout le reste, le fond de cette dévotion, et c'est l'amour : un amour qui réponde à l'amour du Cœur de Jésus, qui soit le don complet de nous-mêmes au Sacré-Cœur, qui dévoue notre vie à ses intérêts et à sa gloire.

Amour, consécration, zèle : trois flammes d'un même foyer, du foyer de cet incendie que Notre-Seigneur est venu allumer sur la terre et qu'il voudrait voir dévorer nos cœurs : « *Ignem veni mittere in terram et quid volo, nisi ut accendatur ?* » (Luc. VII, 49).

I

Il va de soi que le premier sentiment que doit éveiller dans toute âme bien née l'évidence de l'amour du Cœur de Jésus, c'est l'*amour* de notre cœur : les révélations officielles de l'Evangile comme les révélations privées de Paray vont à nous faire conclure avec S. Jean : « Aimons donc puisqu'il nous a aimés le premier. » (I Jo., IV, 19).

Le Christ a eu pour mission d'instaurer dans le monde la religion véritable, en esprit et en vérité. (Jo., IV, 23). Cette religion est religion d'amour : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, de tout ton esprit. » (Deut., VII, 5). Nous sommes nés de l'amour et nous sommes faits pour l'amour. Tous les mystères de notre vie humaine et divine : création, rédemption, sanctification, ne s'expliquent en définitive que par l'amour ; c'est tout le dogme : *dilexit,* il a aimé. Toutes les lois de notre destinée surnaturelle sur Dieu, sur le prochain, sur nous-mêmes, tiennent dans le précepte de l'amour ; c'est toute la morale : *diliges,* tu aimeras. En dehors de l'amour le monde est une énigme et sans amour les pratiques religieuses multipliées ne sont rien : *Si... charitatem non habuero, nihil sum* (I Cor., XIII, 2).

Mais pour nous élever jusqu'à ces hauteurs, il fallait que toutes ces vérités nous devinssent sensibles. Parce que nous avons un cœur de chair, nous avions besoin de sentir palpiter dans un cœur de chair l'amour de Dieu et nous avions besoin pour nous donner à cet amour de le rencontrer dans un cœur semblable au nôtre. Et voilà pourquoi tout se passe ici sous le signe du cœur, qui est le signe de l'amour.

La révélation du Sacré-Cœur est une révélation d'amour à notre portée ; la dévotion au Sacré-Cœur est une dévotion selon notre nature. Elle est cela ou elle n'est rien : l'amour est sa pratique essentielle comme il est son principal objet.

II

Quand on aime, on se donne. L'amour est un don, et le plus beau : le don de soi-même. L'amour du Sacré-Cœur contient déjà la *consécration*.

On a beaucoup multiplié dans la vie et dans les livres les formules de consécration : consécration des premiers communiants à la Sainte Vierge, consécration d'enfants de Marie, consécration au Sacré-Cœur...

Ces formules stéréotypées et mises sur toutes les lèvres n'ont pas été sans entraîner une certaine dépréciation de cette pratique. Inconsciemment on n'y voit plus qu'un bel élan de ferveur, un acte spécial de piété, une prière indépendante, qui n'implique pas par conséquent le don conscient d'un profond amour et n'engage pas non plus outre mesure l'avenir.

N'aurions-nous pas besoin de revenir à une plus juste idée de la consécration, qui consiste à se donner tout entier avec la volonté de ne se plus reprendre ? En fait, les cœurs qui se donnent se sentent liés déjà par quelque chose de sacré comme un serment. Telle âme sainte fait de sa consécration une date marquante de sa vie, dont elle célèbre l'anniversaire, comme cette Eugénie Smet, fondatrice des Auxiliatrices du Purgatoire, que ses filles s'étonnaient de voir prolonger sa prière en une fête de la Purification et qui leur répondait : « Oh ! j'ai à remercier Notre-Seigneur d'une si grande grâce : c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma réception d'enfant de Marie au Sacré-Cœur. » Pour la consécration totale à Marie et pour sa rénovation annuelle, le Bienh. de Montfort demandera des âmes une préparation de douze jours pour se vider de l'esprit du monde et de trois semaines pour se remplir de Jésus-Christ par la T. S. Vierge [1].

Et c'est bien avec tout ce sérieux que se présente à nous, dans les écrits de sainte Marguerite-Marie, la consécration au Sacré-Cœur.

III

Les Italiens ont une expression pleine de sens pour dire à quelqu'un leur affection : ils déclarent lui « vouloir du bien. »

On n'aime pas sans vouloir le bien de celui qu'on aime ; on n'aime pas le Sacré-Cœur sans faire siens les intérêts du Cœur de Jésus.

Le *zèle* est « un effet de l'amour [2], » il est sa flamme. Aussi du foyer de notre amour pour le

[1] *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge*, nos 227-233.
[2] S. Thomas, *Somme théologique* Ia-IIae, q. XXVIII, a. 4.

Cœur de Jésus il est naturel que s'élancent les flammes du zèle qui éclairent et qui réchauffent.

Même l'âme la plus humble et la moins répandue peut rayonner autour d'elle. Il suffit qu'elle aime. Il suffit qu'elle aime pour ressentir toutes les tristesses de ce cœur navré des indifférences et des ingratitudes humaines et pour s'employer selon ses moyens — et l'amour en trouve toujours — à le consoler, à les atténuer, à les diminuer.

Le prêtre a un champ d'action plus vaste ; il reste toujours au simple fidèle un certain rayon d'influence, et surtout la mesure de son amour.

* *

Amour, consécration, zèle : dans l'ensemble des pratiques nombreuses de dévotion au Sacré-Cœur, voilà, ne l'oublions pas, le foyer central et les flammes secrètes où toutes doivent s'allumer. « Si nous savons aimer, disait le Vén. Père Libermann, nous savons tout, nous pouvons tout et nous avons tout. »

Et quand notre cœur a si grand'faim d'amour, comment n'aimerait-il pas celui qui lui en donne tant et le meilleur et qui dure éternellement ?

Lacordaire a rendu célèbre le témoignage de Napoléon en faveur de la divinité de N.-S. Jésus-Christ.

Il l'évoque à Ste-Hélène. « Il aimait à ramener devant lui-même sa propre vie et de lui remontant à d'autres auxquels il avait le droit de se comparer, il ne put éviter, sur ce théâtre illustre dont il faisait partie, d'entrevoir une figure plus grande que la sienne. Il la regarda souvent ; le malheur ouvre l'âme à des lumières que la prospérité ne discerne pas. La figure revenait toujours, il fallut la juger Un des soirs de ce long exil, le conquérant tombé s'enquit d'un des rares compagnons de sa captivité s'il pourrait bien lui dire ce que c'était que Jésus-Christ. Le soldat s'excusa ; il avait eu trop à faire depuis qu'il était au monde pour s'occuper de cette question. — « Quoi ? reprit douloureusement l'interlocuteur, tu as été baptisé dans l'Eglise catholique, et tu ne peux pas me dire à moi, sur ce rocher qui nous dévore, ce que c'était que Jésus-Christ ? Eh bien ! c'est moi qui vais te le dire. » [1].

Ce qui faisait surtout l'étonnement de Napoléon et le forçait à reconnaître la divinité de Notre-Seigneur, c'était l'amour que des millions et des millions d'âmes avaient voué au Christ : « On s'extasie, disait-il, sur les conquêtes d'Alexandre ! Eh bien ! voici un conquérant qui confisque à son profit, qui unit, qui s'incorpore à lui-même, non pas une nation, mais l'espèce humaine. Quel miracle ! L'âme humaine, avec toutes ses facultés, devient une annexe de l'existence du Christ ! Et comment ? Par un prodige qui surpasse tout prodige. Il veut *l'amour* des hommes, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus difficile au monde d'obtenir, ce qu'un sage demande vainement à quelques amis, un père à ses enfants, une épouse à son époux, un frère à son frère, en un mot, *le cœur*. C'est là ce qu'il veut pour lui ; il l'exige absolument et il y réussit tout de suite. J'en conclus sa divinité. Alexandre, César, Annibal, Louis XIV, avec tout leur génie, y ont échoué. Ils ont conquis le monde, et ils n'ont pu parvenir à avoir *un ami*. »

[1] Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame*, 1847, 1re Conf.

Avec sainte Marguerite, la servante et l'Apôtre du Sacré-Cœur, donnons-nous donc totalement à l'amour qui nous a tant aimés :

« Je me donne et consacre au sacré Cœur de N.-S. Jésus-Christ, ma personne et ma vie, mes actions, peines et souffrances, pour ne plus me servir d'aucune partie de mon être que pour l'aimer, honorer et glorifier. C'est ici ma volonté irrévocable que d'être toute à lui et faire tout pour son amour, en renonçant de tout mon cœur à tout ce qui lui pourrait déplaire. Je vous prends donc, ô sacré Cœur, pour l'unique objet de mon amour, le protecteur de ma vie, l'assurance de mon salut, le remède à mon inconstance, le réparateur de tous les défauts de ma vie, et mon asile assuré à l'heure de ma mort. Soyez donc, ô Cœur de bonté, ma justification envers Dieu le Père, et détournez de moi les traits de sa juste colère. O Cœur d'amour ! je mets toute ma confiance en vous, car je crains tout de ma faiblesse, mais j'espère tout de vos bontés.

Consumez donc en moi tout ce (qui) vous peut déplaire ou résister ! Et que votre pur amour s'imprime si avant dans mon cœur que jamais je ne vous puisse oublier, ni être séparée de vous, que je conjure, par toutes vos bontés, que mon nom soit écrit en vous, puisque je veux faire consister tout mon bonheur de vivre et de mourir en qualité de votre esclave [1]. » Ainsi soit-il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

XXXI

SS. JEAN ET PAUL : LE MÉPRIS DU MONDE

Mes frères,

L'empereur Julien, que les siècles ont flétri du nom d'Apostat, était un personnage bizarre autant que pervers. Théoriquement, il appartenait à la religion chrétienne, au moins dans les débuts de son règne. Mais il avait reçu une éducation à demi arienne et exagérément mondaine, qui le détournait de plus en plus des dogmes de la foi. En outre, son esprit curieux et inquiet était avide de magie et de sciences occultes, ce qui le rejetait vers les mystères odieux du paganisme. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si ce prince, qui pourtant était baptisé, devint rapidement un persécuteur de chrétiens.

Il avait été envoyé dans les Gaules, en 357, pour administrer le pays avec le simple titre de César.

[1] Sainte Marguerite-Marie, d'après le fac-similé de l'autographe de Mère de Soudailles.

Mais il entreprit avec beaucoup d'adresse de flatter l'armée qui lui était confiée, et, dès qu'il se sentit sûr de ses troupes, il marcha sur l'Italie, après s'être proclamé Auguste de sa propre autorité. Une guerre civile était imminente lorsque la mort subite de l'empereur Constance, en laissant le trône à l'usurpateur, permit d'éviter l'effusion du sang.

Malheureusement la paix obtenue dans le domaine civil ne s'étendit pas aux affaires religieuses. Julien, comme nous venons de le dire, se mit à persécuter les fidèles et n'hésita pas à les envoyer parfois au martyre, comme il advint, par exemple, pour les deux frères Jean et Paul.

I

Ces deux romains, issus d'une famille patricienne, avaient été attachés au service de la princesse Constantia, fille de l'empereur Constantin, ce qui n'était déjà pas fait pour plaire à Julien l'Apostat. Mais leur genre de vie lui paraissait plus intolérable encore. Comme il arrive à ceux qui possèdent la faveur des souverains, Jean et Paul, au cours de leurs fonctions de chambellans, avaient reçu tant de dons et de bienfaits de leur auguste maîtresse que leur fortune était devenue considérable. Au lieu de s'en parer avec faste, ils préférèrent une existence paisible et discrète, et utiliser leurs revenus pour le soulagement des pauvres. Ce zèle déplut à l'empereur qui, déjà, avait consommé sa défection de la foi catholique.

Toutefois Julien voulut essayer d'abord des moyens de douceur pour amener à lui ces deux hommes qu'il n'aimait sans doute pas, mais qu'il ne pouvait se défendre d'estimer et d'admirer. Il leur fit offrir un poste à sa cour. Ils répondirent, avec cette libre franchise qui caractérise les enfants de Dieu, qu'ils n'engageraient pas leur foi à un prince qui avait renié Jésus-Christ.

Ils ne se méprenaient nullement sur la portée de cette réponse. Ils savaient parfaitement que ce refus de servir l'empereur et cette affirmation de catholicisme appelaient sur leurs têtes le glaive du bourreau. Mais l'intrépidité de leur âme leur faisait préférer la mort aux simples apparences d'une collusion avec les ennemis du Seigneur.

A leur grande surprise, les licteurs ne furent pas envoyés tout de suite pour les saisir et les traîner vers les ténébreux cachots d'où l'on ne sortait que pour marcher au supplice. L'empereur, hésitant peut-être, ou cruellement hypocrite, fit signifier simplement aux deux frères qu'il leur accordait un délai de dix jours pour réfléchir et se décider à offrir un sacrifice à l'autel de Jupiter. Ce geste leur assurerait l'impunité; mais, s'il n'était pas accompli dans la période fixée, rien n'arracherait les coupables à la mort.

Pendant ces dix jours, Jean et Paul se préparèrent à paraître devant Dieu. Il leur restait encore une certaine partie de leurs biens : ils s'empressèrent de convoquer des pauvres, des miséreux, des infirmes, pour leur distribuer tout ce qui leur restait, afin d'être mieux dégagés de toutes les vanités et de toutes les tentations humaines.

Au jour fixé, le préfet de la cohorte prétorienne, qui s'appelait Terentianus, se rendit, escorté d'une troupe armée, au domicile des deux nobles romains, et réitéra l'ordre de l'empereur. Il avait pris la précaution de faire apporter une statue de Jupiter. Jean et Paul, d'une commune voix, répondirent que rien ne saurait ébranler leur résolution et qu'ils se trouvaient aussi heureux que fiers de mourir pour la foi de Jésus-Christ.

Toute tentative de conciliation était impossible. Les deux candidats au martyre étaient de ceux qui ne transigent ni avec la conscience ni avec l'honneur. Terentianus le comprit bien, mais il se trouva alors fort embarrassé. La sentence impériale avait été édictée d'avance : elle prévoyait, en cas de refus, la peine de mort. Jusque-là l'ordre était clair et ne comportait aucune difficulté. Mais son exécution serait sans doute plus malaisée. On n'était plus aux temps de Dioclétien et de Néron, où la multitude surexcitée applaudissait, dans les arènes, aux massacres de fidèles, et où la plèbe saluait les empereurs par la clameur : « Les chrétiens aux bêtes ! » Bien au contraire, toutes ces horreurs avaient fini par écœurer même les gens les moins raffinés et le peuple semblait peu disposé à permettre le renouvellement des sinistres hécatombes. Cette mentalité etait d'autant plus grave que le peuple romain se souvenait qu'il avait été souverain jadis et qu'il ne détestait pas de le rappeler un peu brutalement, de temps à autre, à ses maîtres du moment présent.

Chose plus ennuyeuse encore : il ne s'agissait pas, en l'espèce, de l'exécution de deux individus quelconques, auxquels l'opinion publique n'eût peut-être pris qu'un intérêt médiocre. Jean et Paul appartenaient, au contraire, à la noblesse de Rome; ils avaient des relations dans les plus hautes classes de la société, et la foule vulgaire les entourait d'une popularité respectueuse et aimante, à cause des larges aumônes que leurs mains distribuaient sans mesure. La décapitation causerait d'abord un gros scandale; elle risquerait ensuite de provoquer des émeutes. Or, en ces périodes d'instabilité gouvernementale comme celles que l'empire romain a connues à l'époque de sa décadence, rien n'est plus périlleux qu'une émeute : ce n'est d'abord qu'un simple tumulte, mais il n'est pas rare qu'au bout de quelques heures on en voie sortir une révolution.

Pour accomplir sa mission sans trop de dangers, le préfet du prétoire se résolut à violer les lois de procédure relatives à l'exécution de citoyens romains. Il fit décapiter, par ses soldats, les deux martyrs dans leur propre maison. Puis, grâce à ces émissaires qui ont, à toutes les époques, pullulé autour des préfets de police, il fit répandre à travers la cité le bruit que les nobles Jean et Paul, par la clémence de l'empe-

reur, avaient été clandestinement envoyés dans un lointain exil.

Mais Dieu ne voulut pas permettre que ses héroïques témoins fussent ainsi frustrés de la gloire de leur triomphe. Autour de la maison des deux frères, que l'on avait comblée de terre afin d'éviter des indiscrétions redoutables, des prodiges se produisirent et se renouvelèrent. Les démons eux-mêmes furent contraints, par la vertu d'en-haut, de rendre hommage, par la bouche des possédés, aux martyrs. Le fils même de Terentianus fut un de ceux-là ; il ne put obtenir sa libération que sur le tombeau des victimes de son père et il reçut là, ainsi que Terentianus lui-même, la grâce de la foi. En leurs personnes le monde était dompté par ceux qui, héroïquement, lui avaient préféré l'éternité.

II

Jean et Paul jugeaient bien à leur exacte valeur les choses de ce monde et celles de l'au-delà. Doués ici-bas de tous les avantages que l'on puisse désirer, appelés à de plus grands honneurs encore, ils eurent la rare sagesse de comprendre que tout cela ne compte absolument pour rien en présence de l'éternité. Dociles à l'avertissement de Notre-Seigneur, ils avaient pensé, dans le fond de leurs cœurs : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » De fait, on aura beau entasser tout ce que l'on pourra imaginer de gloire, d'influence, de plaisirs, de trésors, il n'en restera pas moins vrai que tous ces biens peuvent être dispersés aussi rapidement qu'ils nous seront survenus, puisque le terme fatal de la mort nous les enlèvera un jour ou l'autre. Ou ce sont eux qui nous quitteront, à la suite d'un de ces revers de fortune dont les crises, guerrières ou économiques, du monde moderne fournissent tant d'exemples ; ou, si nous réussissons à les conserver jusqu'à notre dernier soupir, il ne faudra pas moins y renoncer lorsque le Seigneur nous citera à comparaître devant lui.

Cette première considération devrait suffire à nous montrer le néant de tout ce qui, sur terre, doit périr. Mais nous sommes ainsi faits que nous cédons plus volontiers aux mirages de notre imagination qu'aux raisonnements de notre intelligence. Bien peu d'entre nous sont assez sages pour ne pas s'accrocher à la chimère d'une décoration, d'un avancement, d'un bénéfice inespéré, que sais-je encore ? Même parmi les âmes les plus hautes, on en rencontre peu qui aient absolument tout sacrifié et que rien ici-bas n'intéresse plus.

Sans doute, parmi tant de désirs, il en est beaucoup qui sont légitimes. Mais même les meilleurs ont cet inconvénient qu'ils nous distraient de la seule chose essentielle, du seul but que nous avons à poursuivre : la conquête du ciel et l'amour du bon Dieu. Et d'ailleurs, même quand notre ambition est licite, il arrive trop souvent que nous sommes induits, pour la satisfaire, à des bassesses, à des procédés qui frisent le péché quand ils ne constituent pas intrinsèquement une faute. Il n'est jamais permis d'employer indistinctement toutes sortes de moyens, même quand ce serait en vue de la gloire divine, à plus forte raison lorsqu'il s'agit de terrestres cupidités.

Si notre esprit était assez droit, si notre volonté était assez ferme pour que nous puissions être sûrs de ne jamais dévier de la voie droite, le péril serait de beaucoup diminué. Mais nous ne savons que trop, hélas ! combien nous sommes chancelants et combien le démon, qui ne nous quitte jamais, excelle à masquer les réalités coupables sous de spécieuses et brillantes apparences. Rien de plus délicat que de distinguer exactement entre ce qui est louable et ce qui est indifférent, entre ce que nous avons le droit de faire et ce qu'il nous est interdit d'accomplir. Si un chrétien veut établir une stricte frontière entre les actes légitimes et les autres, et s'il compte ensuite aller jusqu'au bout de son droit, on peut lui prédire à coup sûr que tôt ou tard il se laissera entraîner à franchir les limites qu'il s'était primitivement fixées.

Du reste, l'on ne peut faire de sa vie deux parts : l'une mondaine et l'autre sainte. Notre-Seigneur lui-même a pris soin de nous en avertir lorsqu'il a promulgué cette sentence que « nul ne peut servir deux maîtres » et surtout deux maîtres aussi opposés que Dieu et le monde. Toutes les maximes, tous les usages, toutes les conventions de la terre tendent à nous encercler dans un ordre de vues temporaire et matériel ; au contraire, tous les dogmes, tous les exemples, tous les conseils de la religion, visent à nous élever au-dessus des contingences humaines, jusque dans le royaume de l'amour infini.

Entre ces deux tendances contradictoires, nous ne pouvons pas rester perpétuellement en balance. Si nous hésitons à prendre parti, nous serons malheureux aussi longtemps que se prolongera notre indécision. Et plus nous tarderons à choisir, plus aussi nous courrons le risque de pencher vers ce qui sollicite le plus vivement nos instincts charnels et notre sensibilité troublée.

La solution qui s'impose donc, c'est de regarder le monde bien en face, de l'analyser jusque dans ses profondeurs et de conclure que ses attraits ne sont jamais qu'une illusion, même lorsqu'ils ne constituent pas directement une tentation formelle. Une fois que nous aurons acquis cette conviction, notre ligne de conduite se trouvera tracée par le fait même : loin de lâcher la proie pour l'ombre, nous aurons à cœur de ne nous plus attacher qu'aux espérances immortelles, les seules qui ne pourront jamais nous décevoir.

Est-ce à dire que chacun doive mener l'existence d'un Trappiste ou d'un Chartreux, négliger ses affaires ou attendre paresseusement qu'un corbeau lui apporte du ciel le pain quotidien, comme il advint miraculeusement au premier ermite S. Paul ? Loin de là. Il n'y a rien de plus contraire au mépris du monde que la négligence de ses devoirs d'état. Par cela même que la Providence

vous a placés à la tête d'une situation et d'une famille, vous êtes tenus en conscience de remplir les charges de votre position et d'assurer à vos enfants un avenir aussi beau que possible. Pour cela, vous aurez à employer la majeure partie de vos journées à vous occuper de négociations matérielles ; vous aurez à suivre les divers courants des agitations humaines, afin d'en tirer, pour vous-mêmes et ceux qui vous entourent, le parti que vous jugerez le meilleur.

Mais il ne faudra jamais perdre de vue que toutes ces préoccupations temporelles ne sont qu'un moyen que le Seigneur nous offre pour occuper utilement les années qu'il a décidé de nous faire passer sur la terre. Il faudra surtout nous garder de donner à nos occupations mondaines une importance qui primerait le souci capital de notre salut. Afin de rester dans les bornes de la vérité, il faudra ne jamais nous départir de ce principe que tout ce que les circonstances nous conduisent à faire doit être accompli sous l'œil de Dieu et conformément à sa volonté.

Si vous êtes profondément pénétrés de cette idée, vous éviterez d'abord les pièges du démon, car vous ne consentirez jamais à employer aucun moyen que réprouverait la morale chrétienne ; vous serez ensuite spirituellement dépouillés de toute vaine attache mortelle, car vous aurez appris à ne pas confondre les fantômes transitoires de l'heure avec les solides réalités qui ne passent pas.

LES FÊTES DE L'EGLISE

LXXV [1]

LE MARTYRE DE S. PIERRE ET DE S. PAUL

Le 19 juillet de l'an 64, sous le règne de Néron, éclata à Rome un incendie effroyable qui détruisit les deux tiers de la ville. Le feu avait été mis dans une multitude d'endroits à la fois, par des hommes armés de torches, et il dura six jours et sept nuits. On en accusa les chrétiens, que les vrais criminels avaient intérêt à décrier pour se sauver eux-mêmes. On avait tellement calomnié ceux-là auprès du peuple qu'ils furent crus coupables. Quelques jours après, Néron promulguait contre eux le premier édit de persécution générale, qui eut des effets terribles.

I

Pierre et Paul n'étaient pas à Rome. On nous les montre, le premier à Jérusalem, le second en Espagne. Paul avait été relâché après sa première captivité, et il s'était remis à évangéliser. En dernier lieu il prêcha en Illyrie, où il avait choisi Nicopolis pour sa résidence. Nous retrouvons bientôt les deux Apôtres à Corinthe. Là ils apprennent sans doute que la persécution sévit à Rome. Alors, dit Denys, un des premiers évêques de Corinthe, « ils partent ensemble pour l'Italie, afin d'y terminer ensemble leur apostolat par le martyre [1]. »

C'était dans les premiers mois de l'an 67.

Pierre venait pour soutenir la foi des fidèles dans cette grande épreuve. On raconte que les chrétiens alarmés le conjurèrent de quitter Rome, en lui disant : « Que deviendra l'Eglise sans vous ? Laissez passer l'orage et éloignez-vous de la ville. » Il céda, malgré lui, à leurs instances, et il se dirigeait, une nuit, vers le mur d'enceinte quand il rencontra Jésus lui-même, qui franchissait la porte de la cité : « Où allez-vous, Seigneur ? lui demanda-t-il. *Domine, quo vadis ?* » — « Je viens à Rome pour y être de nouveau crucifié. »

L'Apôtre avait compris que Jésus voulait à nouveau souffrir en la personne de son vicaire. Il revint auprès de ses frères et se prépara au martyre. Libre encore, caché parmi les fidèles, il écrit aux Eglises sa seconde lettre, pour les adjurer de conserver « le don précieux de la foi » et pour leur annoncer sa mort prochaine : « J'ai la certitude que la déposition de mon corps se fera bientôt, N.-S. Jésus-Christ me l'a révélé. » (II Petr., I, 14).

Pendant ce temps S. Paul avait été arrêté. Il ne jouit plus de la liberté, qu'on lui avait laissée autrefois, de loger avec son gardien où il voulait, de recevoir chez lui les disciples et les étrangers et de prêcher sans contrainte. Ses disciples sont occupés à leur mission, comme Tite, Crescent, Tychique et Luc, ou l'ont abandonné comme Démas, qui « aimant le siècle présent, s'en est allé à Thessalonique, » et comme Phygelle et Hermogène. Seul Onésiphore, qui est venu d'Ephèse, « l'a consolé et n'a point rougi de ses chaînes. » (II Tim., I, 16 ; IV, 10-12). On sent qu'il souffre de cet abandon. La première fois, il était entouré d'amis et de défenseurs ; quand il a paru devant le tribunal cette fois, il s'est trouvé seul, « nul ne m'a assisté et tous m'ont délaissé » *(ibid.*, IV, 16). Mais sa langue d'Apôtre ne demeura pas enchaînée. Il y avait là sans doute beaucoup de païens, d'étrangers et d'ennemis, attirés par sa haute renommée, et quelques-uns par de secrètes sympathies :

« Le Seigneur m'a assisté et fortifié, dit-il, afin que la prédication fût pleinement remplie par moi et que tous les païens l'entendissent, et j'ai été délivré de la gueule du lion. » (IV, 17-18).

Cependant il cite avec éloges Prisca et Aquilas, la maison d'Onésiphore, le sénateur Pudens et Lin, qui sera l'un des premiers successeurs de S. Pierre. Ceux-ci sont de vieux amis qui lui sont restés fidèles. D'ailleurs dans sa plainte il n'y a aucune amertume, et il demande que leur faute ne soit pas imputée à ceux qui ne se sont pas montrés héroïques. (IV, 16).

Le lion qui voulait le dévorer n'était pas Néron, qui était alors en Grèce, où il exerçait ses talents de comédien, mais sans doute Tigellin, préfet du prétoire et favori de l'empereur. Cette lettre à Timothée est la dernière que l'Apôtre ait écrite.

[1] **Nous sommes obligés par le temps liturgique de supprimer quelques instructions ; nous donnerons plus tard ces nos omis.**

[1] **Eusèbe, *H. E.*, II, 25.**

Lettre tendre et doctrinale, où il met tout son cœur, avec le pressentiment que les hérétiques vont envahir son troupeau. Parmi eux il signale Hyménée et Philète, qui, des dogmes chrétiens, font des fables allégoriques. Mais parmi ses tristesses lui est venue une grande joie ; Luc est avec lui. Il est rentré, sa mission accomplie ; il est seul : « *Lucas est mecum solus* »(IV, 11), mais c'est l'ami de cœur, c'est le dévouement qui ne se dément jamais. Cette chère présence réconforte l'Apôtre, qui se reprend à espérer. Il est vieux, il approche de ses soixante-dix ans, mais quoiqu'il pense que le terme vient de sa laborieuse vie, il veut encore évangéliser et écrire. Il réclame des livres et des parchemins, et il presse son disciple de les lui apporter avant l'hiver. (IV, 13, 21).

II

L'arrestation de S. Paul et son procès avaient remué l'opinion à Rome et attiré l'attention sur les chrétiens. Pierre fut saisi et jeté dans la prison Mamertine, construite par les premiers rois de Rome au pied du Capitole. Paul, enfin jugé, vint bientôt l'y rejoindre. Les deux Apôtres se retrouvent ensemble et ils se préparent à mourir. Jusqu'à la fin toutefois ils prêchent Jésus-Christ à leurs compagnons de captivité et à leurs geôliers. Deux de ceux-ci, Processe et Martinien, se font chrétiens ; une source jaillit miraculeusement pour fournir l'eau de leur baptême. Ils se font apôtres à leur tour, et quarante-neuf gardes et prisonniers sont également baptisés.

La femme de S. Pierre l'avait accompagné et aidé dans son œuvre d'apostolat. Elle instruisait les catéchumènes et baptisait les femmes, ardente et dévouée comme celui qui avait été son époux. Eusèbe nous raconte qu'elle subit le martyre la première. Comme on la conduisait au supplice, Pierre l'exhortait et l'encourageait : « Réjouissez-vous, lui disait-il, vous allez entrer bientôt dans la céleste patrie. » Et il ajoutait : « Femme, souvenez-vous de Jésus-Christ Notre-Seigneur ! » « Tels étaient, dit Eusèbe, les chastes liens qui unissaient ces âmes saintes, transformées par l'amour du Christ[1]. »

Plusieurs des faits qui suivent nous ont été transmis par des écrits apocryphes, mais il convient de les recueillir parce qu'ils renferment sûrement quelques souvenirs exacts.

Une tradition veut que les deux Apôtres aient subi le martyre le même jour, le 29 juin de l'an 67. On les tire de leur prison et ils marchent quelque temps ensemble. Pierre doit souffrir ou au Vatican ou sur le mont Janicule, à l'endroit où s'élève un édicule appelé St-Pierre-in-Montorio, c'est-à-dire St-Pierre-au-Mont-d'or, parce qu'on extrait de cet endroit un sable fin de la couleur de l'or. Paul sera exécuté dans une solitude sur la voie d'Ostie. Ces deux hommes toutefois ont une destinée différente. Le prince des Apôtres est un homme du peuple, un inconnu, sans titre et sans gloire : il sera crucifié comme un esclave, et, sauf les chrétiens, personne ne s'occupe de sa personne. Paul au contraire est connu à Rome. Son premier procès lui a acquis une vraie célébrité et il compte des amis, il a de chaudes sympathies jusque dans le palais de César. De plus il est citoyen romain, et il a excipé de cet honneur pour être, non pas crucifié, mais décapité. Peut-être a-t-on craint que son supplice, à Rome même, ne produisît une trop forte impression sur la foule et ne provoquât des protestations. C'est pourquoi on va le conduire dans un endroit solitaire, loin, hors de la cité.

Ils se font leurs adieux : « La paix soit avec toi, chef de l'Eglise, pasteur de tous les agneaux du Christ ! » dit S. Paul. — « Va en paix, prédicateur des biens célestes, guide des justes dans le chemin du salut, » reprend S. Pierre. Ils s'aiment tendrement, ces deux hommes si différents d'origine et d'éducation, le pêcheur et le docteur des nations.

Pierre est conduit sur le mont Janicule, où l'on exécutait les criminels vulgaires. En chemin, les bandelettes sanglantes qui entouraient les plaies faites par les chaînes se détachent des jambes du chef des Apôtres. Constantin élèvera en ce lieu la basilique *della Fasciola*. Clément se trouve sur son chemin ; Pierre le charge du gouvernement de l'Eglise : « N'abandonne pas le peuple de Dieu, lui dit-il. Ainsi tu sauveras ton âme et tu ouvriras le chemin du ciel aux autres. » Arrivé sur la colline, il subit le supplice de la flagellation, puis une croix est élevée. Mais il se juge indigne d'être crucifié comme son bon Maître, la tête tournée vers le ciel, et il demande à être crucifié la tête en bas, comme pour regarder de la terre, dit S. Jean Chrysostome, le chemin qu'il prendra pour aller au ciel.

Deux chrétiennes, Anastasie et Basilissa, demeurent au pied de sa croix, comme les saintes femmes du Calvaire ; elles auront bientôt, pour ce crime de leur fidélité, à subir le dernier supplice.

Cependant Paul s'est engagé sur la voie d'Ostie, qu'il laisse pour prendre à gauche la voie d'Ardée, qui conduit aux Eaux Salviennes, à trois milles de Rome. Plautilla, une convertie de S. Pierre, le rencontre et le suit en pleurant. Au moment d'avoir la tête tranchée, il lui demande son voile pour se bander les yeux et lui dit : « Adieu, Plautilla, plante de la vie éternelle. Marche toujours dans la voie des commandements du Christ, et tu posséderas l'héritage céleste. »

On dit qu'il fut flagellé contre tout droit, mais ce supplice était autorisé quand le condamné avait commis un crime énorme. Ensuite, d'un seul coup de son glaive, le bourreau trancha la tête qui rebondit sur le sol et fit jaillir les trois fontaines que l'on voit encore.

Les deux Apôtres s'étaient déjà retrouvés au ciel.

Le prêtre Marcel, converti par S. Pierre, inhuma son corps dans la catacombe du Vatican, où le prince des Apôtres avait souvent célébré les

[1] *H. E.*, III, 30.

saints mystères, et recueilli lui-même les martyrs de Néron. La pieuse Lucina, qui était de rang sénatorial, prit le corps sanglant de S. Paul et l'ensevelit dans la catacombe creusée en son propre domaine, près de la voie d'Ostie. Plus tard on lui donna la sépulture dans un lieu plus rapproché de Rome, là où s'élève aujourd'hui la basilique de St-Paul-hors-les-Murs.

Cet humble pêcheur et ce docteur qui se défendait de faire appel à l'éloquence et à la sagesse humaine, voilà les deux grandes gloires de la terre. Que d'âmes ils ont sauvées et que de vertus a fait germer leur sang !

LXXVI

L'OFFICE DU 29 JUIN

En cette fête de S. Pierre et de S. Paul, Prudence nous montre à Rome le peuple formant deux courants : l'un qui traverse le pont d'Adrien, longe la rive droite du Tibre et se dirige vers le tombeau de S. Pierre ; l'autre qui suit la rive gauche pour se rendre au tombeau de S. Paul sur la voie d'Ostie, « afin d'y célébrer un nouveau sacrifice. » La nuit a été consacrée à chanter, au crépuscule, les Matines des Apôtres et, au premier chant du coq, celles des Martyrs. S. Grégoire le Grand, pour atténuer la fatigue d'une double fête dans une seule journée, remit au lendemain la station de la voie d'Ostie, et dans la messe de S. Pierre la Collecte seule est commune aux deux apôtres, comme avant S. Grégoire le Grand. Tout le reste de l'Office se rapporte uniquement à S. Pierre.

I

L'Eglise unit au souvenir de la mort et de la dernière captivité des apôtres celui de la première captivité de S. Pierre à Jérusalem.

Hérode Agrippa, petit-fils d'Hérode le Grand, l'auteur du massacre des SS. Innocents, fit mourir Jacques, frère de Jean, et jeter Pierre en prison, afin de le livrer au supplice après la fête de Pâques. La veille du jour où il devait mourir, le prince des apôtres, lié de deux chaînes, dormait entre deux soldats. Un ange lui apparaît, le réveille dans sa prison tout illuminée, le fait sortir par la porte de fer qui s'ouvre devant eux, le conduit jusqu'à l'extrémité de la rue, et Pierre, enfin libre et pleinement revenu à lui, s'écrie : « Je sais maintenant en toute vérité que le Seigneur m'a envoyé son ange et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et de l'attente de tout le peuple juif. » (Act., XII).

Ce sont ces paroles qui servent d'Introït. Le chœur chante ensuite le même psaume que le jour de Pâques : « Seigneur, vous m'avez éprouvé et vous m'avez connu... » (Ps. CXXXVIII). C'est l'épreuve, en effet, qui fait connaître la valeur d'un homme et d'une institution. Que de fois les chefs de l'Eglise ont été ainsi mis en prison et enchaînés ! Mais l'ange du Seigneur, qui veillait à la porte, entrait au moment opportun et faisait tomber leurs chaînes. Et ils remerciaient Dieu de les avoir délivrés de la main d'Hérode. C'est l'histoire qui recommence toujours, depuis S. Pierre jusqu'à Pie VII et Pie XI.

C'est à bon droit qu'en ce jour consacré par le martyre de S. Pierre et de S. Paul nous faisons à Dieu cette prière : « Donnez à votre Eglise de suivre en tout les instructions de ceux par lesquels la religion catholique a commencé. »

L'Epître nous fait le récit complet de la délivrance de Pierre, qui s'éloigne aussitôt de Jérusalem et vient, en l'an 42, établir le Siège apostolique à Rome. L'Eglise alors n'était qu'une humble communauté, réunie chez Marie, mère de Marc, et qui priait pour son chef. Quand ils entendirent frapper à la porte, au milieu de la nuit, ils eurent peur. C'est une jeune fille nommée Rose, qui vint se présenter. En reconnaissant la voix de Pierre, elle fut tellement saisie de joie qu'elle n'ouvrit pas, mais courut annoncer d'abord qu'il était là. (Act. XII, 14).

C'est quand tout est désespéré que Dieu répare et pacifie tout par Pierre. Aussi le Graduel chante : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. »

L'Evangile nous raconte en quelle circonstance cette parole fut prononcée :

La scène se passe dans les plaines de Césarée de Philippe. Les disciples sont encore mal affermis dans la foi. Jésus s'enquiert auprès d'eux : « Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme ? » Ils répondirent : « Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste, les autres Elie, Jérémie, ou l'un des Prophètes. » — « Mais vous, qui dites-vous que je suis ? » — Ils se taisent, mais Pierre répond avec sa foi empressée : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. » — « Et moi je te dis que tu es Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » (Matth., XVI).

L'Eglise de Jésus-Christ a été bâtie sur la foi et sur la personne de Pierre, les puissances de l'enfer se sont ruées sur ce rocher indestructible, et elles s'y sont brisées. Les peuples sont venus, leurs princes, leurs rois, leurs institutions, lui apporter leurs hommages, défiler devant elle chargés de présents, faisant éclater leur reconnaissance, parce que le monde lui doit sa civilisation, la charité, le peu de bien être dont il jouit, les espérances qui le soutiennent. Or quels sont ses fondateurs ? C'est Pierre le pêcheur ; Paul, d'abord persécuteur, puis ardent défenseur de l'établissement divin qu'il avait travaillé à démolir.

« Vous les avez établis princes sur toute la terre, chante l'Offertoire. Ils se souviendront de votre nom, Seigneur, dans toutes les générations. »

Les nations ont eu leurs princes ; aucun d'eux, pas même Charlemagne, n'a rien fait de durable. Ils sont oubliés dans la poussière de leurs tombeaux, et seule l'histoire nous apprend quelque chose de leurs lointains faits d'armes, de leur